



# SAUVAGE(S)

Valentin Maître

Valentin Maitre

Sauvage(s)

© Valentin Maitre, 2024

ISBN numérique : 979-10-405-5474-5

**Librinova**”

[www.librinova.com](http://www.librinova.com)

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Le rayonnement solaire paraissait plus intense mais malgré l'acier de la carlingue il faisait considérablement plus frais qu'au sol. En voyant défiler l'immensité verte sous l'appareil, je me réjouissais de l'absence totale de présence humaine. Ni routes, ni poteaux électriques, pas même une embarcation sur les nombreux cours d'eau que nous survolions depuis maintenant plus de deux heures et demies. La civilisation relative du minuscule village que nous avions quitté alors se limitant à une vingtaine de maisons. Une épicerie faisant office de poste, bar, pharmacie, un lac, quelques bateaux de plaisance et une jetée au bout de laquelle nous avions décollé à bord d'un Cessna 180 qui n'était vraiment plus de toute première fraîcheur. Depuis, en volant vers le nord-ouest, nous n'avions plus croisé de trace d'activité due à l'homme. La discussion de courtoisie qui s'était engagée avec le pilote après le décollage s'était rapidement tarie et j'étais depuis absorbé dans la contemplation du paysage grandiose, un léger sourire aux lèvres.

J'attendais ce moment depuis longtemps. J'habitais au Canada depuis bientôt deux ans et demi et avais différé cette expédition à deux reprises. Mais cette fois-ci c'était la bonne. Il nous restait encore deux grosses heures de vol et je pourrai enfin découvrir le lodge dans lequel j'avais réservé pour m'adonner pendant une semaine à mon loisir favori, la pêche. Plus particulièrement en cette occasion, la pêche d'un gros prédateur des lacs canadiens, le Muskinonge, cousin stéroïdé du brochet européen dont la défense légendaire et l'intelligence me faisaient rêver.

J'étais donc perdu dans mes pensées, contemplant la beauté de ce camaïeu de vert au sein duquel serpentaient une myriade de cours d'eau de différentes importances et où s'épanouissaient par endroits de petits lacs, lorsque je fus tiré de ma rêverie par le bruit décroissant du régime du moteur. En tournant la tête vers l'avant, une curieuse boule se forma dans ma gorge en constatant que l'hélice semblait tourner moins vite tout à coup. L'étrange boule devint glacée et se déplaça vers mon estomac lorsque le pilote commença à jurer, effectuant diverses manipulations sur son poste de pilotage, tentant vraisemblablement de faire repartir l'hélice.

En observant la transpiration commencer à perler sur ses tempes le long du casque nous permettant de communiquer, j'eus un étrange pressentiment. C'était cuit. Il n'arriverait pas à faire repartir l'hélice et nous allions nous écraser en plein milieu d'une forêt épaisse, à deux heures de vol dans un sens comme dans l'autre de toute forme de civilisation. Pour confirmer ma pensée, il commença à

s'adresser à moi dans le micro de son casque.

« Bon, on a une avarie moteur grave. Ce foutu moulin ne repart plus, et bien évidemment je ne vois aucun lac suffisamment grand pour permettre de poser ce coucou... On va devoir se poser dans la forêt, enfin on va planer jusqu'à ce que je trouve une zone moins dense. Si j'en trouve une, ensuite, on verra bien... Tu crois en Dieu ? » me demanda-t-il d'un air assez calme vu les circonstances, ce à quoi je lui répondis par la négative. Il laissa alors échapper un long soupir. « Moi non plus, ça tombe bien, j'ai arrêté d'y croire il y a un moment déjà. Par contre je crois à la loi de la gravité et dans très peu de temps elle va se rappeler à notre bon souvenir de manière brutale. Quand on commencera à se rapprocher de la cime des arbres, ouvre ta portière, ça l'empêchera de se bloquer au moment de l'impact. »

Dans la foulée, il commença à contacter par radio une tour de contrôle, qui, quelque part recevait je l'espérais, notre position GPS et à laquelle il transmettait notre situation, quelque peu désespérée selon moi. Chacun réagit sans doute différemment confronté à l'imminence de la mort. Certains pleurent, paniquent, d'autres refusent l'évidence. N'étant pas particulièrement courageux, je fus surpris de constater ma réaction. J'étais au-delà de la peur, impuissant mais serein. Un sentiment de paix profonde m'envahit subitement. Comme dans un rêve, je m'entendis dire :

« Si c'est comme ça que ça doit finir, et bien soit, à défaut d'avoir vécu comme un aventurier, au moins je ne mourrai pas dans mon lit à attendre que le plafond me tombe sur la tête ! » Le pilote éclata de rire en se tournant vers moi, baissant ses lunettes de soleil d'un geste de l'index. En plantant ses yeux bleus dans les miens, il me tendit la main : « Merde, t'es un drôle d'optimiste toi ! Je te parie qu'on va s'en sortir, tous les deux ! Si je perds il est fort probable que personne ne gagne... Si j'ai raison, tu payes ta biture dans le prochain troquet qu'on trouvera quand on sera sortis de ce merdier, allez, check ça ! »

J'attrapais alors sa main à la manière d'un bras de fer. Son contact chaud, sa poigne ferme renforcèrent encore le sentiment de bien-être qui m'avait envahi. Nous allions y rester, mais son espoir n'était pas désagréable. La seule pensée sombre qui me traversa à son contact fut pour ma compagne, qui allait se retrouver seule et sans doute attristée par ma disparition. Ce fut une pression plus importante imprimée par la main de mon compagnon d'infortune qui me fit revenir au sujet de notre discussion et je la relâchais instantanément. Il remit les

deux mains sur le manche, m'expliquant que nous ne pouvions pas descendre en dessous de soixante-dix-sept nœuds, sans quoi l'avion décrocherait. Je l'observais effectuer des manipulations diverses avec un calme très professionnel, quand je m'aperçus que nous nous étions considérablement rapprochés de la cime des conifères. Me rappelant la consigne du pilote, j'entrepris d'ouvrir ma portière. Je ne m'en étais pas rendu compte mais l'air estival était plus chaud que quelques minutes auparavant. Je l'entendis à nouveau réciter la litanie de notre position et l'issue de notre vol plané forcé. Il me jeta un dernier coup d'œil oblique, je vis les jointures de ses doigts serrer le manche jusqu'à ce qu'elles deviennent blanches. J'eus à peine le temps de l'entendre me crier « accroche-toi ! », alors que nous percutions le premier arbre, qui arracha comme s'il s'agissait d'un bout de carton l'aile gauche du Cessna. Le fracas assourdissant, le bruit des chocs répétés du bois contre la carlingue, les grincements de l'acier qui se tord, la vitesse vertigineuse avec laquelle nous nous enfoncions au milieu des arbres, je n'en fus conscient que quelques secondes. Au moment où l'avion rebondit du côté droit contre un gros séquoia dont j'aurais pu toucher le tronc du bras et que ma portière s'arracha, je perdis connaissance.

En ouvrant les yeux je m'aperçus que la luminosité avait considérablement baissé et que j'avais un mal de tête épouvantable. Je constatai ensuite que mes bras pendaient le long de ma tête et qu'ils reposaient sur quelque chose de dur. Je sentis au même moment une cuisante sensation d'écrasement au niveau de la taille et compris finalement que j'étais suspendu la tête en bas sur mon siège, retenu par la ceinture de sécurité. Elle m'avait permis de ne pas être éjecté au moment du crash. Je tendis instinctivement les mains vers la ceinture en ressentant une douleur si vive dans le bras droit que je faillis retourner de l'œil. « Putain de bordel de merde » jurai-je entre mes dents. J'avais manifestement un gros problème de ce côté-là. En prenant bien soin de ne surtout plus solliciter mon bras droit, je ramenai précautionneusement le gauche le long du corps, me demandant si tout fonctionnait normalement de ce côté-là. Lorsque mes doigts trouvèrent la boucle de la ceinture, j'éprouvai quelques instants de soulagement. Mon bras gauche répondait semble-t-il correctement.

La boucle de la ceinture pivota vers l'extérieur et n'ayant absolument pas anticipé la chute, je me retrouvai toujours la tête en bas, mais cette fois la nuque collée au toit de l'épave, le corps entier dans une posture grotesque, semblable à un pantin désarticulé. Je poussai un cri au moment où mon bras droit m'élança furieusement à nouveau et des points blancs vinrent scintiller devant mes yeux.

En haletant de douleur, je tournai la tête vers la droite et aperçus le pilote, également tête en bas. Sa ceinture lui avait aussi évité le pire semble-t-il. On allait même peut-être pouvoir se la coller cette biture ! Cependant l'expression de son visage avait quelque chose d'étrange. Il semblait bien raide sur son siège et en baissant les yeux sur sa chemise, je vis avec horreur qu'une branche du diamètre d'un manche de pioche lui sortait de la poitrine au niveau du biceps droit. Pas étonnant qu'il ait l'air raide, le malheureux était on ne peut plus mort.

Je ressentis alors un profond abattement. D'abord pour lui, sa mort qui j'en étais sûr avait due être effroyable et ensuite pour moi, paumé dans les bois, blessé et seul. J'eus presque envie de me gifler dans les secondes qui suivirent. En m'auto apostrophant, je tentais de me faire réagir : « C'est ça, plains toi... t'es vivant, à part ton bras ça a l'air d'aller, et tu chouines pendant que le pilote est tranquillement embroché comme un mouton avant le méchoui ! Bouge, tout de suite, commence par sortir ton cul de cette maudite carlingue ! » J'entrepris donc un laborieux périple fait de reptations et de contorsions en tout genre afin de m'extraire de l'épave, sans mettre de coups de pieds dans la dépouille du pauvre homme, tout en tentant de ménager mon bras blessé. Je finis de m'en extirper dans un dernier effort, sur le dos, poussant sur mes jambes pour mettre un peu d'espace entre moi et l'amas de tôles.

La chance voulut que ce soit un tapis de mousse fraîche qui me réceptionna. Tentant de reprendre mon souffle, les yeux fermés, le cœur battant à tout rompre, assailli par un nombre impressionnant de pensées diverses, je faillis céder à la panique pour de bon. La dernière particule de sang-froid disponible finit miraculeusement par reprendre le contrôle et après plusieurs minutes, je retrouvai une fréquence cardiaque et un rythme respiratoire plus convenables. Après avoir rouvert les yeux, je décidai de palper mon bras droit, afin de déceler l'origine de ces douleurs fulgurantes partant de l'avant-bras, irradiant en pulsant au rythme de mon cœur jusque dans mon épaule. Je me redressai, assis sur la mousse, le palpant précautionneusement dans la zone incriminée.

Il ne fallut pas longtemps pour qu'une simple pression de l'index sur la face externe de mon avant-bras ne déclenche une douleur si perçante que je fus pris de nausées et que les points blancs ne reviennent danser devant mes yeux. Je poussai un glapissement minable en me laissant retomber sur la mousse, qui semblait si douce, fraîche et accueillante. Bon, mon bras était cassé, à un endroit au moins. Je ne pousserai pas le diagnostic plus loin pour le moment de toute

façon. Comment allais-je me démerder avec ça maintenant ? J'avais énormément regardé Urgences étant adolescent mais mes connaissances médicales étaient somme toute très rudimentaires. Je savais néanmoins qu'à défaut de pouvoir plâtrer le membre, ce qui, dans mon cas, ne risquait pas d'arriver, du moins dans l'immédiat, il fallait l'immobiliser.

Rassemblant mon courage à une main, je me redressai à nouveau en jetant un coup d'œil circulaire. Devant moi, le fuselage du Cessna sur le toit, relativement épargné. À l'emplacement de la portière désormais manquante, on discernait dans le cadre la silhouette tête en bas du pilote. Sur le côté gauche, la trouée occasionnée par le crash qui avait laissé dans le sous-bois, un peu moins dense à cet endroit, une grande tranchée faites de débris et de branches brisées. Sur la droite, la forêt, se densifiant à nouveau, sombre et à vrai dire à cet instant, presque menaçante. Je me sentis subitement minuscule, complètement désarmé, extrêmement vulnérable. Quelque chose céda en moi et je me mis à pleurer.

Je ne sais pas combien de temps je restai ainsi prostré. Quand je finis par m'essuyer les yeux du revers de mon bras valide, je m'aperçus qu'il faisait quasiment nuit et que j'étais la proie d'une nuée de moustiques aussi agressifs qu'une compagnie de CRS un jour de manifestation. Il me fallait absolument réfléchir à comment j'allais immobiliser mon bras et que je trouve un endroit où passer la nuit. J'étouffai un énième gémissement de douleur en me relevant puis entrepris de faire l'inventaire de mes ressources dans la lumière crépusculaire perçant faiblement à travers les arbres. Je pris appui sur ma cuisse avec ma main gauche et sentis le renflement familier de mon smartphone au travers du tissu de mon pantalon. Ma main se mit à trembler pendant que je l'extirpai fébrilement de ma poche. J'allais contacter les secours, j'étais sauvé ! Je vécus la définition même d'ascenseur émotionnel en m'apercevant qu'il était éteint et ne daignait pas se rallumer. Il ne semblait pas endommagé pourtant, je n'avais sans doute plus de batterie. Décidément, dans le genre journée de merde...

Je dus me résoudre à passer la tête dans le trou laissé par la portière arrachée à l'épave de l'avion. J'évitai de regarder le pilote, sur lequel s'affairaient déjà bon nombre de grosses mouches, dont le vrombissement sourd me donna un haut le cœur. Je découvris que par miracle, mon sac à dos gisait dans le fond du cockpit. Il me fallut donc m'accroupir et même si la distance à parcourir entre moi et le sac ne devait pas excéder 4 mètres, y parvenir et ressortir de la carlingue me



sembla durer une éternité. Lorsque j'émergeai de l'épave, le soulagement que je ressentais se disputait à l'envie qu'avait mon corps de lâcher à nouveau. Je m'effondrai une nouvelle fois sur le tapis de mousse salvateur, qui, sous mon poids, laissa échapper une effluve d'humus et de végétaux frais. Les moustiques revinrent immédiatement à la charge mais je les laissai me piquer pendant quelques minutes, à la limite de la conscience, le contact de la mousse me faisant étrangement du bien.

Je finis par rouler sur le dos et me redressai. Un coup d'œil à ma montre me fit prendre conscience du temps qui avait passé. Nous avions décollé vers midi. Au moment du crash nous volions déjà depuis environ 3 heures, nous nous étions donc écrasés vers 15 heures. Ma montre indiquait 21 heures 15. Le pilote avait à de nombreuses reprises signalé par radio notre position GPS juste avant le crash. Les secours ne pourraient certainement pas se déployer une fois la nuit tombée, par conséquent je devrai me débrouiller seul pour cette nuit mais il ne faisait aucun doute que dès le lendemain, je serai secouru. Cette perspective me donna du baume au cœur et je me penchai vers mon sac. Je l'avais bien préparé et disposais à l'intérieur du nécessaire pour partir dans un camp de pêche tout confort pour une semaine. Je n'avais malheureusement pas prévu que le séjour de rêve se transforme en stage de survie dans les bois. Malgré tout, j'étais en possession de quelques éléments utiles au milieu des vêtements, lunettes polarisantes et du chargeur de mon maudit téléphone. Notamment un couteau de chasse de taille respectable que j'appelais mon couteau de pêche, mais qui depuis que je l'avais acheté au Bass Pro Shop, n'avait jamais coupé ni un fil, ni même la moindre branchette. Un « Bowie knife » comme disent les anglophones, avec une lame d'une bonne vingtaine de centimètres sur laquelle était gravé un grizzly. Je l'agrippai fermement, faisant glisser la lame hors de son étui, contemplant les reflets métalliques de l'acier épais et résistant. Le simple fait de l'avoir en main me redonna du courage. Je souris, pensant à la vieille expression « partir avec sa bite et son couteau » mais dans mon cas ce n'était pas tout à fait vrai. En plus de ces deux-là, je disposais également d'une bouteille d'eau et d'une trousse de toilette contenant quelques éléments d'une trousse de soins : désinfectant, pansements, rouleau de gaze, ainsi que quelques compresses. J'avais aussi une lampe torche décente, ma « boîte à pêche » et une autre petite boîte dont le contenu me serait fort utile je le savais. Enfin, pour parfaire mon équipement, deux barres de céréales et un plein flacon de répulsif anti moustiques spécial zone infestée. Je fis sauter le capuchon du diffuseur du

pouce gauche, pulvérisant l'insecticide sur mes avant-bras et mon visage.

Je sentis alors dans les secondes qui suivirent des picotements tout aussi désagréables que ceux de cette escouade de micro vampires. Je mis quelques secondes à réaliser que j'étais coupé à différents endroits, sur les bras, le visage et le cou, mais de ce que je pouvais constater ça n'était pas dramatique non plus. Mon sujet de préoccupation immédiat pulsait à chaque battement de mon cœur dans tout mon bras droit. Je décidai de sacrifier un teeshirt pour confectionner une attelle de fortune. Un arbre plus petit que les autres me fournit deux badines bien droites, qui ne firent pas un pli face à ma lame. Je m'assis, en plaçai une de chaque côté de mon avant-bras blessé, les enroulant dans le teeshirt que j'avais découpé en deux dans le sens de la longueur. Je fis un nœud en m'aidant des dents, nouant l'autre partie du vêtement en une écharpe au travers de laquelle je passai le cou. J'y déposai ensuite mon bras avec moult précautions. Ça n'était pas idéal mais je sentis l'horrible pulsation refluer peu à peu et au bout d'un moment ça devint supportable. Je calai la bouteille d'eau entre mes cuisses pour l'ouvrir de ma main valide. Une fois ouverte, je bus à long traits. En la refermant, je me sentis revigoré, mais mon ventre émit un grognement caractéristique. Je pris l'une des barre de céréales et l'engloutis en quelques bouchées. « Voilà donc mon dîner expédié » me dis-je avec un sourire amer aux lèvres. La frugalité de ce repas n'allait pas me remplir d'énergie, mais pour le moment la seule chose qu'il me fallait faire était d'attendre. Attendre que la nuit passe et que les secours me retrouvent. Dans cette perspective, c'était déjà ça de pris.

La nuit était tombée maintenant et je décidai d'allumer un feu, ou du moins de tenter d'en allumer un. Je cherchai du bois mort à proximité de l'épave, guidé par le faisceau de ma lampe, me maudissant de ne pas avoir mieux géré le temps durant l'après-midi en tenant la torche entre les dents pour ramasser de mon bras gauche. Je n'étais pas très efficace et rassemblai à peine de quoi alimenter un petit brasier pour quelques heures au mieux. Cependant, une fois assis devant les flammes qui avaient jailli quasiment instantanément, à l'aide de mon briquet et d'un bois particulièrement sec, je me sentis rasséréné. Contempler les mouvements dansants des flammes a toujours eu sur moi un effet à la fois calmant et presque hypnotisant. Je restai ainsi perdu dans l'ondulation du foyer et les crépitements secs du bois pendant un bon moment. La douleur lancinante de mon bras en écharpe finit par me tirer hors de mon état contemplatif. En grimaçant je pris soudain conscience que j'avais dans ma boîte de fumeur de